

## Conclusion

Il m'a été demandé de prononcer quelques mots de conclusion. J'en suis confus: tant d'autres, bien plus compétents, auraient pu le faire. Mais précisément ma seule justification réside peut-être en cela: je ne représente aucune des spécialités, si nombreuses, qui peuvent s'appliquer à l'étude de Pline l'Ancien. Il m'est donc permis de dire aux représentants de chacune notre admiration et nos remerciements.

Nos remerciements, d'abord. Ils vont en premier lieu vers les organisateurs du Colloque, vers la Ville et l'Université qui nous ont si bien accueillis, vers M. Pigeaud, ses collaborateurs et collaboratrices. Je me fais l'interprète de tous pour dire aux dames et demoiselles de Nantes —et naturellement, dans Nantes, je fais entrer Orvault!— toute notre reconnaissance pour leur grâce si attentive et pour la peine qu'elles ont prise, d'une façon si amicale et en donnant toujours l'impression que les choses étaient faciles. Mais nous savons combien d'efforts sont nécessaires pour arriver à une pareille réussite.

Je veux aussi remercier nos collègues étrangers qui sont venus si nombreux. Nous avons attaché beaucoup de prix à leur présence. Elle a permis, comme je le disais, la plus large confrontation entre les spécialistes. Elle facilitera également la publication même du Colloque, puisque nous devons à ce propos dire notre reconnaissance au P. Oroz Reta, de l'Université Pontificale de Salamanque.

Le choix de Pline l'Ancien était, me semble-t-il, particulièrement heureux à la fois par la profondeur et la diversité des problèmes qu'il posait. Il était utile de faire dans le moment présent une synthèse d'ensemble sur cet auteur.

Mais l'ampleur de son oeuvre, la diversité de ses intérêts permettait aussi de réunir des savants et des chercheurs d'orientation très diverses. De là un esprit d'ouverture particulièrement attachant. Une telle synthèse, on s'en avisait, ne pouvait se faire que dans la pluralité. Elle excluait dans la plupart des cas les solutions trop tranchées. Par quelque côté qu'on veuille saisir Pline, il s'échappe, si bien qu'on ne peut guère se disputer à son sujet. Tout ce qu'on dit de lui a des chances d'être vrai. Il fonde l'unité, donc l'amitié, dans l'encyclopédie. J'essayerai donc, très sommairement et sans entrer dans le détail, de rappeler quelques résultats que nous avons obtenus et, surtout, d'en marquer les grandes tendances. Elles se sont organisées, me semble-t-il, selon quatre aspects majeurs: vie de Pline; nature et savoir; Pline et l'archéologie; sagesse et survie.

La vie de Pline appelle bien entendu quelques allusions au Vésuve. On nous l'a rappelé d'emblée. Les organisateurs du Colloque n'ont pas fait comme Trimalcion, qui servait les squelettes au dessert. Ils nous les ont offerts en hors d'oeuvre et nous nous sommes aperçu que ces témoins anthropologiques de l'humanité antique, retrouvés récemment sur les plages campaniennes, nous étaient fort semblables et fraternels.

Ce qu'il y a de plus célèbre dans la vie de Pline, et parfois de plus controversé, c'est sa mort. M. Grmek nous a proposé à ce sujet une mise au point où sa compétence médicale lui permet de faire intervenir à la fois la simplicité du diagnostic —une crise cardiaque— et la psychologie du malade —Pline cherche à dissimuler ses maladies. Mais, à la fin d'une vie, on peut aussi deviner les conséquences d'événements antérieurs. Sir Ronald Syme nous l'a montré: Pline n'était peut-être pas le véritable chef de la flotte qui l'a abandonné sans beaucoup de façons. Peut-être son commandement ne lui avait-il été donné que pour favoriser ses recherches. Il était l'amiral des volcans. Un tel poste n'impliquait pas nécessairement la faveur de Vespasien, qui avait pu vouloir l'écartier. D'une manière plus large, l'étude biographique et prosopographique à la fois nous permet de déceler dans la littérature latine un courant narbonnais dont l'importance historique est con-

sidérable. Entre Sénèque et Tacite, Pline est sans doute un lien.

Naturellement, compte tenu des textes qui nous ont été transmis, l'aspect scientifique des oeuvres de Pline est celui qui retient davantage l'attention. On peut l'étudier de plusieurs façons. Celle qui vient d'abord à l'esprit est relative à la qualité de l'information. Pline est-il un vrai savant, qui témoigne pour une science véritable? Il est facile de faire valoir le nombre de ses erreurs. Mais la tendance générale de notre Colloque s'est exercée dans une autre direction. On a fait valoir que, dans la plupart des cas, Pline n'est pas dupe. Il signale la valeur de ses sources, il se rattache à la tradition ou à la *fama*. S'il est vrai qu'il s'abandonne au goût du merveilleux, il faut en voir les raisons: il cherche à montrer que la sensibilité la plus immédiate suffit à découvrir les *mirabilia*, sans avoir besoin de plonger dans le mystère.

La démarche de Pline est encyclopédique. Là se manifeste la véritable grandeur de son savoir, quelles que soient les insuffisances du détail, lesquelles s'expliquent aussi par les difficultés que rencontre un écrivain antique à regrouper des informations ou à établir les structures méthodologiques de sa pensée. On nous l'a montré bien souvent à propos des différentes sciences abordées par notre auteur.

Nous évoquions, il y a un instant, les aspects politiques de sa vie. Or, il a été, au temps des Flaviens, le principal historien du monde politique. On nous a rappelé sa place dans l'historiographie romaine. On nous a montré aussi les problèmes que lui pose la représentation d'un espace urbain. Il ne dispose pas de nos catégories. Si bien qu'on s'avise qu'avant tout jugement, il faut d'abord comprendre l'écrivain, s'interroger sur le sens des mots et des tournures: on nous l'a montré à propos des Esséniens<sup>1</sup>. Notons que les textes historiques auxquels nous faisons ainsi allusion sont souvent empruntés à l'histoire naturelle. Telle est sans doute une des plus grandes originalités de Pline. Il joint l'histoire de l'homme à celle de la

<sup>1</sup> Pline nous renseigne aussi sur l'histoire sociale. Là comme ailleurs il convient de souligner le caractère nuancé de sa pensée. Une communication a insisté sur ses ressemblances avec Aulu-Gelle, en montrant qu'elles étaient plus grandes qu'il ne paraît.

nature, entendue comme somme du concret, et en cela il est un grand précurseur. Lorsque mon arrière-grand-père Émile Fassin, qui était un érudit arlésien, s'intéressait naguère aux détails les plus simples de l'histoire de sa cité, il se fit rabrouer par un journal local, d'après lequel «l'histoire n'était pas dans le panier de la ménagère». Tel n'est point aujourd'hui l'avis des savants: Pline nous ouvrait la voie. Il esquissait une bio-géographie où il ne négligeait ni l'historiographie humaine ni la philosophie du droit.

Quant aux sciences de la nature proprement dites, l'intérêt de l'oeuvre plinienne réside d'abord, nous, l'avons dit, dans son caractère encyclopédique. A cet égard, plusieurs études présentées dans le Colloque ont apporté une preuve indirecte. Elles tendaient à analyser les conditions historiques dans lesquelles l'oeuvre de Pline a été connue et diffusée. On constate qu'elle n'a été transmise que par fragments, dans des recueils de *mirabilia*. Elle perdait ainsi son sens. En fait, à l'idée d'encyclopédie, il faut ajouter celle de nomenclature. Le rôle de Pline est ici essentiel.

Il était aussi un spécialiste du langage. Notre Colloque est arrivé sur ce point à quelques-unes de ses principales conclusions. Il a montré, bien sûr, que Pline préfère l'*usus* à la *ratio* systématique. Comment s'en étonner? Mais surtout, plusieurs communications ont insisté sur la cohérence et la beauté du style plinien. Par l'exactitude des mots et des images plus que des descriptions, notre auteur cherche à mettre au point un type d'expression modelé exactement sur sa science, qui est la science du sensible.

Le troisième aspect sur lequel nous voulons insister est constitué par les rapports entre Pline et l'archéologie. L'importance de l'oeuvre est extrême à cet égard dans l'histoire de l'art et de la culture. Deux communications nous l'ont montré à propos de Poussin et de Diderot. Pendant longtemps (et peut-être de nos jours encore) Pline a semblé fournir les principaux moyens de comprendre l'art antique. Les recherches qui nous ont été proposées à ce sujet s'orientaient dans plusieurs directions.

On pouvait, à partir des découvertes actuelles de l'archéologie, justifier certaines indications. Une semblable méthode a été appliquée aux terres cuites de Campanie.

On pouvait aussi faire apparaître, pour expliquer la genèse des jugements pliniens et pour en mesurer la portée, les conditions dans lesquelles ils ont été formulées. La recherche moderne ne se contente plus d'étudier dans les oeuvres d'art soit leurs canons absolus soit leur filiation matérielle. Elle se demande pour quel public elles ont été créées, comment elles ont été exposées, Le cabinet du collectionneur a toujours joué un grand rôle. Mais qui étaient les collectionneurs? Peut-être les princes, peut-être l'État, peut-être les gens de goût. Pline nous donne des indications à ce sujet, on nous l'a montré.

Enfin, il est également possible de s'interroger sur le langage des arts. Nous retrouvons ici l'exigence que nous signalions plus haut. Mais on ne peut comprendre un langage sans comprendre d'abord les concepts qui le nourrissent. M. Pigeaud l'a montré à propos des textes célèbres sur le relief des dessins. Ils mettent en cause une conception antique de l'espace qui dépend encore à la fois d'Empédocle et de Pythagore, qui met en jeu deux notions majeures: la greffe et l'infini.

Bien sûr, la philosophie est en cause. Pline, vraisemblablement, n'ignore pas ses exigences, dont notre Colloque a marqué à la fois la portée et les paradoxes.

M. Salmann nous a offert de façon ample et positive la leçon morale qui se dégage de l'*Histoire Naturelle*. L'homme est responsable, responsable de la nature, responsable devant la nature qu'il doit imiter et qu'il peut détruire. Ainsi se définit, autour de l'idée de science, un humanisme naturaliste.

Mais quelle science? S'agit-il de celle des Stoïciens? M. Dumont nous signale, à propos de l'idée de Dieu, l'influence manifeste de textes doxographiques qui semblent remonter au 1<sup>er</sup> siècle et à l'Ancienne Académie.

Mais il s'agit seulement de doxographies que l'auteur traite peut-être comme de simples opinions. M. Grimal suggère une des plus importantes conclusions du Colloque en démontrant que, contrairement à une idée volontiers reçue, Pline n'épouse pas les grandes affirmations de la science stoïcienne.

A la vérité, il semble que Pline n'adhère à aucun sys-

tème, sinon à l'empirisme, qui n'exclut ni la sympathie (à travers la nature, elle trouve le divin) ni la moralité (il suit la coutume, mais c'est le *mos maiorum*, dont Caton est témoin). A propos de l'image du cheval ou du chien dont l'artiste ne parvient à imiter la bave qu'en jetant son pinceau au hasard, M. Dumont nous rappelait qu'elle est dans Sextus l'Empirique...

La sympathie pour le sensible, la sérénité empirique, qui s'accommode de l'immédiat et du hasard, voilà peut-être les vertus majeures de Pline. Elles nourrissent sans doute, dans la science même, une imagination originale, dont notre auteur nous suggère l'étude et dont telle enquête sur les monstres nous a donné ici l'idée. Une pareille démarche est sans doute différente par bien des côtés des enquêtes que la science positive pratique communément aujourd'hui. Mais elle nous apprend plus de choses qu'une banale réflexion sur les «obstacles épistémologiques». La poésie et la sagesse trouvent ici un de leurs points de rencontre avec le savoir.

Qu'il me soit permis de rappeler en finissant qu'une telle manière de voir et de sentir est particulièrement familière au principal organisateur de notre Colloque. M. Pigeaud nous a reçus dans sa maison, dans son pays. Il nous a promenés sur une de ses rivières. Il connaît assez le charme des «eaux mêlées» pour être capable de parler de Pline et de quelques autres. Je me rappelle comment il m'enseignait un jour l'art de la pêche près de La Baule. A chaque rouleau on rencontrait des poissons différents. Pline n'aurait ni mieux dit ni mieux fait et je gage qu'au troisième rouleau il aurait trouvé le fameux poisson echeneis, qui arrêta la galère de Caligula. Il est donc particulièrement légitime de clore ce Colloque en redoublant nos remerciements. Et puisque Pline pratiquait le *dubius sermo*, nous ferons comme lui, sans dommage ni difficulté, et nous placerons nos travaux qui s'achèvent sous le signe de l'*amicitia* ou de l'*amicities Pigealdiana*.

ALAIN MICHEL  
Université de Paris-Sorbonne